Le chant d'Aurélie (2)

Mémoires d'une grand-mère

Récit romancé de la vie d'Aurélie Bilodeau,
une femme exceptionnelle
(deuxième partie)

Par Marcel Chabot

© Le Pagineur MMX

Janvier 1934. À la veille de déménager chez mon fils Albert, marié en 1927, qui habite au village depuis quelque temps, dans une maison qu'il a achetée aux quatre chemins, j'ai ouvert mon grand coffre de pin où j'ai déposé, au fil du temps, quelques objets qui, tels autant de jalons, ont marqué une étape de ma vie. Je ne sais pas très bien encore ce que j'en ferai, mais pour l'heure, ils agissent comme un baume sur mes courbatures et mes fatigues.

Je retrouve le petit carnet noir que m'avait offert mon Pierre et que j'avais, pendant quatre ans, noirci de mes écritures au jour le jour. Je feuillette, je m'arrête sur certains passages… Quelques moments bénis de ce passé lointain m'attendrissent : la naissance de Joseph et de Maria, la vaillance de Pierre qui s'échine au milieu des abattis, ses attentions à mon égard, nos bons et mauvais jours, nos déboires et nos petits succès, la solidarité des gens de notre petite communauté… Il se terminait par les mots suivants : « Mais la vie continue et je trouverai certainement le temps, malgré la difficulté de vivre en ce coin de pays, de raconter mes histoires et celles des miens. La volupté qu'il y a dans le fait de réinventer avec les mots nos quotidiennes actions, d'explorer nos cœurs et nos âmes, est ineffable. Ce sera mon péché mignon de la cultiver. » J'ai peine à me souvenir pourquoi je n'ai pas continué à noter nos faits et gestes une fois le petit carnet noir rempli à raz bord… J'avais peut-être l'impression de commencer à me répéter… et un peu de paresse aidant… trois enfants étaient déjà nés… et la petite Joséphine qui avait été malade peu de temps après les Fêtes de 1884 et qui me donnait du fil à retordre… Des fois le quotidien et les aléas de la vie se conjuguent pour mettre au pas nos meilleures intentions, nos ambitions et nos rêves… Toujours est-il que tout n'est pas perdu. Ces gribouillages du temps de ma prime jeunesse me donnent soudain l'envie de leur donner une suite. Je suis veuve, mon homme s'est éteint il y a presque quatre années maintenant, ce 6 juillet 1930. Je ne suis pas encore sénile et les journées seront longues tout à l'heure…

Depuis qu'il a épousé la belle et vaillante Eugénie en 1918, mon fils Alphée est venu demeurer avec nous, Pierre et moi. Même s'il n'a pas l'âme d'un fermier, je le sens bien, il a accepté d'épauler son père fatigué par tant de labeurs et de misères, mes autres fils Ladislas, Lauradan et Albert ne montrant aucun intérêt pour les travaux de la terre, les fuyant même comme le renard effarouché par l'odeur de l'homme.

J'ai été heureuse dans cette maison où j'ai aidé cette belle-fille dépareillée, généreuse et dévouée, aux tâches ménagères, à la cuisine, au soin de ses jeunes enfants, au taillage de catalogne, au raccommodage, et, surtout, au filage et au tissage… La perspective de me retrouver bientôt confinée à l'étage de la maison d'Albert m'effraie un brin. Oh! J'en ai vu d'autres, les bonheurs comme les malheurs ne viennent jamais seuls! Mais de vivre entourée de marmots grouillants qui me gâtaient de leurs délicates attentions me réjouissait et me gardait jeunette.

Déjà les souvenirs affluent dans ma tête comme un tourbillon. Il me tarde de remonter le fil du temps, de narrer, comme un conte, parfois le cœur lourd, parfois l'âme légère, nos exploits et nos échecs, nos bêtises et nos moments de sagesse, de chanter la vie même si elle est rude parfois, même si elle nous opprime et nous laisse des blessures qui ne guérissent jamais… Je suis prête à affronter la vérité comme je ne crains pas d'affronter

la mort quand elle viendra, lente ou sournoise, et que je pourrai alors laisser mon esprit s'envoler pour rejoindre mon Pierre dans cette éternité qu'on nous a promise.

Saint-Magloire, les dernières années – 1884-1886

1884. Les temps sont durs. Au début de l'année, Joséphine a été frappée par une maladie qui a failli l'emporter. J'ai été à son chevet pendant plusieurs nuits pour la réconforter alors qu'elle peinait à respirer, une fièvre violente étreignant son pauvre petit corps comme une méchante pieuvre. Puis le temps des sucres fut un fiasco à cause du dégel précoce et trop rapide. Malgré la peine qu'il s'est donnée, Pierre n'a pu fabriquer que trois gallons de sirop et cinq pains de sucre, à peine ce qu'il faut pour nos besoins. Et puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, une inondation dans le caveau à cause de la fonte rapide des neiges a avarié les derniers légumes qui restaient. Un vrai printemps de misère!

Juin. Je sus que les sauvages allaient nous visiter l'hiver prochain. Les signes ne trompaient pas. Chaque matin amenait ces nausées qui me chaviraient l'estomac. Pierre se démenait comme un diable à épierrer, puis à labourer un coin de terre qu'il avait bûché l'été d'avant. Il serait toutefois trop tard pour l'ensemencer cette année-là. Joséphine s'était remise, mais elle était restée un peu fluette. J'espérais seulement qu'elle ne garderait pas de séquelles du mal qui l'avait atteint si brutalement. Quant à Joseph et à Maria, ils étaient tous les deux bien vivants, un peu trop à mon goût parfois. Depuis l'escapade de l'aîné, je les surveillais de près… Quant à moi, je m'occupais de mon jardin qui s'étendait années après années…

L'automne 1884 a été clément. La récolte de blé fut excellente. Et celle du lin aussi. Mon cher métier à tisser allait chanter tout l'hiver!

Cette année-là, l'hiver n'a pas manqué de nous tomber dessus et de nous enterrer dès la mi-novembre. Quelques jours avant Noël, il me vient un curieuse envie, celle d'aller passer quelques jours avec mes parents durant le temps des Fêtes. C'était une idée un peu folle, la route était longue, les enfants encore bien jeunes… Même si je craignais ses réticences, je m'ouvris quand même de ce projet à Pierre. J'avais tort… il se montra immédiatement ravi de faire ce voyage. Je crois bien qu'il avait le mal du pays de temps à autre lui aussi. Le lendemain il prépara le berlot, inspecta les attelages, emprunta à des voisins un couverture de peaux de mouton et des briques et nous serions prêts à décoller dès l'aurore si la température s'annonçait clémente pour au moins deux jours.

18 décembre. Le ciel était d'azur, le froid piquait les joues de ses aiguilles de glace, nous partîmes au petit matin. Chaudement vêtus, Joseph et Maria se glissèrent à mes pieds, bien tranquilles sous la couverture de peaux de moutons, enserrant la petite Joséphine bien emmaillotée, coincée entre eux deux. Les briques brûlantes dégageraient leur chaleur pendant un bon bout du chemin. Debout à l'avant, comme un seigneur, Pierre asticotait le gros Prince qui avait eu droit à deux rations d'avoine la veille. Il trottait allègrement en lâchant de temps à autre quelques prout prout qui faisaient pouffer les enfants. Pour une fois, le chemin était plane, bien roulé et balisé, nous serions à Buckland avant la noirceur si tout se passait bien…

Comme prévu, nous entrions dans Buckland en même temps que le soleil incendiait les collines environnantes. Nous fûmes reçus par les parents de Marie, l'épouse d'Anselme, qui nous firent joyeusement la fête. Les enfants qui n'avaient avalé que des tartines de beurre et de confiture en cours de route étaient affamés et firent honneur au copieux repas qu'on nous servit. Nous nous couchâmes tôt, car la route était encore longue jusqu'à Saint-Lazare.

Nous aurions parcouru les derniers milles menant à Saint-Lazare sans encombre si, à la hauteur du bourg de Saint-Damien, un habitant hargneux pris de boisson avait refusé de céder le chemin à notre attelage, voyant bien qu'il transportait une petite famille. Refusant de s'obstiner inutilement, Pierre força Prince, réticent, à se ranger hors de la voie tracée avec le résultat qu'il dérapa et s'enlisa jusqu'au poitrail. Le berlot s'était renversé, avec son chargement, les enfants et moi, sans trop de mal heureusement. Cela aurait pu avoir des conséquences, car au moment où le traîneau avait glissé hors du chemin, entraîné par le cheval, je portais la petite Joséphine dans mes bras. Enceinte, j'ai alors dû faire des acrobaties inouïes pour protéger Joséphine tout en évitant de me blesser moi-même ou d'estropier Joseph ou Maria.

Mais les peines de Pierre n'étaient pas terminées. Il mit une bonne heure à sortir Prince de sa fâcheuse position, craignant que, dans ses efforts pour regagner le sol durci de la route, il brise ses attelages. Pendant ce temps l'autre infâme personnage était parti au trot de son cheval en ricanant et en sifflant… Cet incident nous retarda beaucoup, d'autant plus que les efforts fournis par le brave Prince au cours de cette aventure avaient miné sa résistance et ralenti son allure. C'est longtemps après la nuit tombée que nous cognâmes à la porte de mes parents qui faillirent s'évanouir en nous apercevant, car nous ne les avions pas avisés de notre venue prochaine… Je crois que l'apparition de fantômes ne les aurait pas abasourdis davantage. Ah! qu'ils paraissaient heureux de nous voir! Ils ne finissaient pas de nous manifester leurs attentions, aux enfants surtout qu'ils voyaient pour la première fois. Papa d'habitude si calme et si flegmatique se montrait indigné par l'attitude du malotru qui avait failli blesser ses petits-enfants et sa fille enceinte de sept mois. Il fulminait… À l'entendre, il aurait fallu mettre aux fers ce gibier de potence, rien de moins.

Évidemment, durant la quinzaine de jours que nous passâmes à Saint-Lazare, nous avons été traités comme des coqs en pâte. Nos moindres désirs étaient immédiatement exaucés, voire devancés, que c'en était gênant à la fin. Nous avons visité la parenté, participé à plusieurs fêtes d'amis et de famille, nous nous sommes empiffrés, les enfants ont été gâtés plus que de raison, par maman Ozine qui les gavait de ses tartes aux pommes qu'elle avait faites en quantité pour me faire plaisir, car elle savait que j'en étais friande.

L'heure du retour venue, les mines étaient basses… et l'émotion à fleur de peau… Maintenant qu'ils avaient connu leurs petits-enfants, des bambins aux frimousses charmantes et pleins de vitalité, ils auraient voulu les garder près d'eux… Une fois de plus, ils nous choyèrent en nous offrant cadeaux et vivres en quantité… Et papa insista pour qu'un traîneau conduit par un homme de confiance nous accompagne, étant donné

ma condition, jusqu'à Buckland et plus loin, s'il le fallait, pour éviter tout nouvel incident. Pauvre papa, qui s'inquiétait toujours pour moi, je l'avais trouvé bien pâle et l'air fatigué malgré la bonne humeur un peu forcée parfois qu'il tentait de nous faire partager…

Bien nourri le temps qu'il avait passé dans l'écurie de papa, Prince nous ramena à Buckland, puis, le lendemain, à domicile avec entrain. La chance était avec nous, car la température nous avait choyés. Même qu'au retour, elle était si douce que les enfants ont pu, comme Pierre et moi, jouir du paysage qui se déroulait sous nos yeux au gré des vallons et des collines.

Bien sûr que Joseph et Maria parlèrent longtemps de l'accueil de leurs grands-parents et des gâteries auxquelles ils avaient eu droit, mais la vie reprit son cours normal. Mon temps approchait… Le voyage m'avait un peu fatiguée mais je me portais bien. Le 27 janvier, à peine trois semaines après notre retour dans les pays d'en-haut, je mettais au monde, secondée par la précieuse madame Garant, un autre garçon bien vigoureux auquel nous donnâmes le nom d'Alfred.

L'année 1885 s'écoula sans anicroche. Alfred devint vite un gros poupon très éveillé que Maria et Joseph dodichaient comme une poupée. Quant à Joséphine, déjà une petite bonne femme, elle trottinait du matin au soir, trop heureuse de montrer qu'elle avait percé le secret de l'équilibre.

Mon Pierre, lui s'échinait toujours au fond de son lot, essouchant sans relâche, épierrant, labourant, de l'aube brumeuse jusqu'à la nuit tombante. Jamais il ne se plaignit malgré les courbatures et les blessures fréquentes, mais je sentais bien qu'il trouvait que les travaux de défrichage ne progressaient pas assez vite à son goût et qu'il ne voyait pas l'heure où il pourrait m'offrir, ainsi qu'à ses rejetons, une vie moins austère, un foyer mieux nanti. Anselme, son frère aîné, plus entreprenant, avait déjà son moulin, tandis que lui, même s'il trimait comme un damné, tirait le diable par la queue. Je crois bien que cela l'affectait beaucoup. Et puis, je ne le sentais heureux que lorsqu'il s'adonnait à d'autres occupations que l'abattage ou les semailles, le travail du bois, par exemple. Et la lecture… Depuis qu'il avait maîtrisé cette habileté, je ne trouvais pas, à la ronde, malgré mes démarches, assez de livres et d'illustrés pour assouvir sa passion. Tous les sujets l'intéressaient, la politique, l'histoire, même les arts… La lecture lui ouvrait un univers, alimentait des rêves que, malheureusement, il ne trouvait pas le moyen de concrétiser… L'élargissement de la conscience est un gain qui a un prix… Et ce prix c'est d'assister à la naissance et à la croissance dans notre esprit de tous ces possibles que nous n'atteindrons jamais…

Parlant de politique… C'est à la fin du mois de novembre que Pierre lut dans le *Journal des campagnes* que Louis Riel, le chef des Métis du lointain Manitoba, avait été pendu, le 16. Comme ses compatriotes Canadiens français, il fut très affecté par ce meurtre commis par la clique d'Orangistes anglais, le premier ministre du grand et grandiose Canada, John A. Macdonald, en tête. Mon Pierre qui ne jurait presque jamais, je l'ai entendu, ce jour-là, devant les enfants, cracher entre ses dents, un « Baptêmes d'anglais! ». C'est à peu près à la même époque que mon ventre et mon estomac me

chuchotèrent que je portais un cinquième enfant.

Malgré les petites misères de la vie, j'étais heureuse. Des enfants en santé, un homme discret, peu loquace, mais travailleur et attentionné… Et j'avais pu, tout l'hiver et une partie du printemps, me livrer tout entière à mes deux passions, le filage et le tissage, la récolte de lin de l'automne précédent ayant été exceptionnelle. Puis je m'étais occupée de mon jardin qui prenait des proportions d'année en année au point où je pouvais me faire quelques sous en vendant des légumes au magasin général… De quoi aurais-je pu me plaindre?

1886 commença par une épidémie de picote (variole) dans la province qui se fraya un chemin jusque dans nos régions. Le Premier ministre du Québec, le conservateur (encore un!) John Jones Ross, fit voter une loi créant un Conseil de l'hygiène et forçant les paroisses à établir un bureau local de santé. Quant à moi, voulant éviter tout risque de contagion, je gardai mes enfants à la maison et m'abstins autant que possible d'avoir des contacts avec les voisins, sauf pour la messe du dimanche où je me rendais en prenant les précautions que maman m'avait enseignées. La vilaine maladie ne passa pas la porte…

Au milieu du mois de janvier qui fut rigoureux cette année-là, je reçus une lettre de maman qui me racontait que son mari avait eu une faiblesse à la fin de l'automne et que malgré les bons soins du médecin il mettait du temps à se rétablir. Il traînait de la patte. Son engagé faisait son possible pour s'acquitter des multiples besognes que suppose la bonne tenue d'un magasin général-ferblanterie, mais débordé, il menaçait de tout abandonner. Maman avait le don de l'exagération mais cette fois-ci les propos qu'elle tenait laissaient entendre qu'elle était vraiment inquiète, allant jusqu'à émettre le souhait que nous revenions à Saint-Lazare. Des bras solides, comme ceux de Pierre, précisait-elle, seraient d'un grand secours pour la survie du commerce. Elle terminait sa lettre en disant qu'elle et papa s'ennuyaient énormément des enfants qu'ils avaient trouvé si beaux et si attachants. Il était facile de comprendre entre les lignes qu'elle désirait ardemment notre retour, elle qui n'avait jamais accepté mon exil dans un village de colonisation. Pour une rare fois, papa n'avait pas ajouté le petit mot pour dire à sa chère fille combien il l'aimait..

Cette lettre me laissa songeuse. J'étais heureuse dans notre petite mais confortable demeure de Saint-Magloire. Mes enfants croissaient sains et forts dans ce climat rude mais vivifiant des hautes montagnes. Nos voisins étaient tous des amis, toujours prêts à nous donner un coup de main. Mon Pierre avait consacré des efforts inouïs pour défricher son lot, le labourer, le cultiver… Mais je ne le sentais pas heureux. Il continuait, chaque jour, de besogner dur, mais sans enthousiasme, las. fourbu, parfois abattu. Il se tuait à la tâche sans désormais éprouver le plaisir de voir l'œuvre qui progresse…

Après avoir hésité quelques jours, je décidai de lui faire part des souhaits que maman avait exprimés dans sa lettre. Il resta muet mais je suis certaine que cette proposition l'écartelait. Il avait travaillé avec tellement d'acharnement depuis quatre ans… mais l'espoir d'offrir un avenir meilleur à sa femme et à ses enfants devait lui tarauder l'esprit… Je revins à la charge après quelque temps et il me confia avec un certain embarras et un accablement qui transfigurait son beau visage qu'il était épuisé, découragé et qu'il était tout disposé à

accepter l'offre de mes parents, même si la perspective de travailler pour papa, sous le regard constant de maman qui ne lui avait toujours pas pardonné de lui avoir enlevé sa fille et de l'avoir amenée vivre au fond des bois, l'effrayait un peu, j'en étais consciente.

Je répondis à la lettre de maman pour lui demander des nouvelles de papa et de sa santé surtout. Je lui laissai entendre, quoique vaguement, que j'avais discuté de son offre avec mon Pierre et que nous avions envisagé la possibilité de retourner vivre à Saint-Lazare si la situation l'exigeait. La missive de maman qui suivit était euphorique. Elle jubilait à l'idée de me revoir auprès d'elle avec les enfants. Elle avait même, pour la première fois, quelques bons mots pour mon Pierre qui saurait, mentionnai-elle, épauler son mari pour qu'il ménage ses forces. Elle faisait des plans pour notre retour, offrant de nous envoyer un grand chariot s'il le fallait…

Et puis le 15 mars, la nouvelle arriva… Elle me transperça le cœur comme la lame glacée d'un poignard. Papa était mourant. Il avait eu une attaque et le pronostic d'une guérison était faible. Je confiai à Marie, l'épouse d'Anselme, mes quatre jeunes enfants, et nous partîmes sur-le-champ, Pierre et moi, pour Saint-Lazare. Ramolli par les rayons de plus en plus ardents du soleil printanier, le chemin s'enfonçait souvent sous les sabots du brave Prince, poussé par Pierre qui, debout sur le devant du traîneau, faisait claquer les guides sur son fessier. Malgré notre hâte, nous n'arrivâmes à Saint-Lazare que le 17. Maman nous accueillit en larmes. Papa ne prenait pas de mieux. Le docteur était venu le matin et, à voir sa mine quand il avait quitté son chevet, l'espoir d'un rétablissement prochain devait être aussi mince qu'un rayon de soleil un jour de pluie.

Je restai à son chevet jour et nuit Jusqu'à ce que ce qui lui restait de vie le quitte. De temps à autre, il sortait de sa nuit et, me reconnaissant, me faisait signe de m'approcher, prenait mes mains dans les siennes et me chuchotait qu'il m'aimait et qu'il aimerait bien voir une dernière fois ses chers petits-enfants avant de partir… Lundi, le 22 mars, il avait perdu conscience depuis le matin lorsque, vers trois heures de l'après-midi, son âme s'échappa de son corps.

Ses funérailles eurent lieu le 26 mars. Aucun banc de l'église n'était libre, tous les habitants du village et de la paroisse ayant tenu à accompagner cet homme reconnu pour sa grande générosité et sa probité proverbiale jusqu'à son dernier repos. J'étais inconsolable comme les huit autres membres de la famille dont le plus jeune, Adélard, n'était âgé que de 4 ans. Heureusement que mon Pierre était là, à mes côtés, pour me soutenir. Quant à ma mère, elle était effondrée. Elle d'habitude si digne, si calme, se déplaçait, les yeux égarés, comme une âme en peine…

Il fallut bien revenir à la réalité… Avant de repartir à Saint-Magloire retrouver les enfants que nous avions abandonnés à l'épouse d'Anselme, je tentai du mieux que je pouvais de rassurer maman en lui promettant que nous reviendrions le plus tôt possible, avec les enfants, cette fois, lui apporter notre aide. Entre-temps, ses aînés encore à la maison, Léon et Zorilla, pouvaient lui donner un coup de main pour traverser cette épreuve terrible. Pourquoi cet homme incomparable était-il disparu si jeune? Comme il faut avoir la foi pour ne pas hurler à Dieu notre indignation dans ces moments-là!

Retour à Saint-Lazare – 1886-1899

J'étais enceinte et il fallait vendre la maison… Nous avons donc dû attendre l'automne avant de déménager. Heureusement, Pierre trouva rapidement un acheteur, un certain Elzéar Garant, qui, par la suite la déplaça et la transforma en maison d'école. Quant à moi, je m'occupai, malgré la chaleur de juillet qui rendait difficiles mes derniers jours de grossesse, de tout préparer pour que nous puissions prendre la route sans tarder lorsque le moment serait venu.

Notre cinquième enfant, qu'on nomma Ludivine, vint au monde le 31 juillet, un mardi. Comme pour les autres, la naissance se fit sans heurts. Un mois plus tard, le chariot envoyé par maman, tiré par deux chevaux vigoureux, s'immobilisa devant la maison. On y chargea nos meubles et nos effets et, le lendemain matin, c'était le 3 septembre, nous quittions le pays de nos premières amours le cœur bien gros malgré tout. Pierre qui conduisait notre boghey n'ouvrit pas la bouche de tout le voyage, si ce ne fut pour encourager notre cheval à presser le pas. Heureusement, la température était encore douce et le voyage se fit sans encombre après une halte à Buckland pour désaltérer et nourrir les chevaux. J'avais préparé des tartines pour les hommes et les enfants qu'ils se firent un plaisir d'avaler avant qu'on reprenne la route. Il était presque minuit lorsque nous arrivâmes devant le magasin de… papa. Les enfants s'étaient endormis depuis longtemps, les hommes étaient fatigués et les bêtes fourbues. Une étape de notre vie prenait fin et une autre s'amorçait que la nuit claire constellée d'étoiles nous promettait lumineuse…

Avec notre aide, le commerce qui avait périclité en raison, pour une bonne part, de l'absence de papa qui n'était plus là pour chouchouter ses clients et s'appliquer à les satisfaire, reprit lentement du poil de la bête. Aidé par Ludger et Alphonse, Pierre travaillait d'arrache-pied pour approvisionner le magasin et tenir les présentoirs et les étalages en ordre. De mon côté, je me plaisais, pendant qu'une de mes jeunes sœurs, Emma ou Ludivine, veillait sur les enfants, dans le rôle de commis que je m'étais donné. Je crois que j'avais hérité du don de vendeur que mon père possédait en abondance, car la clientèle se fit plus soutenue et fidèle.

Mais comme on dit, un malheur ne vient jamais seul… Au mois de juin, mon frère Jean était emporté subitement à la suite d'une péritonite aiguë. Cet autre coup du sort faillit entraîner maman à sa suite. Frère des Écoles chrétiennes depuis cinq ans, il était sa fierté et sa consolation.

Puis en 1889, Léon prit compagne et exprima le vœu de prendre le magasin en charge. Nous avions accompli notre devoir filial auprès de maman, il était temps que nous volions de nouveau de nos propres ailes. Comme notre famille s'était enrichie de deux nouveaux membres, Léontine née le 27 octobre 1887, et Albertine qui venait de voir le jour, le 15 avril, la maison du village était devenue bien petite. Avec l'argent de l'héritage reçu de papa à son décès, Pierre acquit, au début de 1890, de Joseph Chabot père, deux lots aux trois quarts défrichés situés au milieu du cinquième rang. Il se hâta de remettre en état la maison

abandonnée qui s'y trouvait et nous y aménagions au mois de mai.

Je n'ai pas l'habitude de me plaindre ou de récriminer, mais je dois dire que les années qui ont suivi notre déménagement sur cette terre de roches, ont été difficiles, plus que difficiles. Notre cheptel était chétif, deux vaches, 1 truie, quelques poules, deux moutons. Si nous mangions trois fois par jour, surtout les mois l'hiver, c'était grâce à la générosité de maman et de mon frère Léon qui, constatant notre dénuement, nous faisaient don de victuailles prises sur leurs propres réserves. Oh! Pierre n'était pas avare de ses efforts qui, en fin de compte, donnaient peu de résultats. Se jugeant incapable de nourrir convenablement sa jeune famille, plus les mois passaient, plus il se laissait aller au découragement. Malgré l'élection d'un nouveau gouvernement libéral en 1887, ayant à sa tête le jeune et bouillant Honoré Mercier, un homme brillant préoccupé par le sort de la classe paysanne; malgré la création d'un ministère de l'Agriculture l'année suivante, les choses ne changeaient guère. Et la famille grossissait, trois autres enfants étaient nés, Alphonse le 1er août 1890, Antoinette, le 4 décembre 1892 et Joseph-Léon le 2 juin 1893.

L'année suivante, peu de temps après avoir mis au monde mon onzième enfant, le 20 août 1894, je tombai malade. Joséphine, une cousine vivant à Saint-Charles, mariée à Joseph Couture, un commerçant aisé de l'endroit, étant passé me voir après une visite à maman au village, m'offrit de le garder quelque temps. C'est de mauvais gré que j'acceptai de lui confier mon petit Sauveur. Le couple était sans enfant, je savais cette cousine fiable et dévouée, je n'arrivais pas à remonter la côte, mes derniers, tous bien vivants, épuisant ce qui me restait d'énergie, je me résolus donc à ce sacrifice que je regrettai amèrement le reste de ma vie. Quelques mois plus tard, lorsque je voulus reprendre mon fils, elle prétexta, pour retarder l'échéance, que je devais prendre soin de ma santé… avec ma famille nombreuse, que le bébé Sauveur croissait chez elle en grâce et en beauté comme un petit prince… J'aurais dû comprendre à ce moment-là…

Lorsque, quelque temps plus tard, je me rendis chez elle pour recouvrer cet enfant que je me sentais maintenant coupable d'avoir délaissé, Joséphine m'avoua alors s'être tellement attachée à ce petit être qu'elle en mourrait certainement si on le lui enlevait. Elle pleurait, se lamentait en me faisant cet aveu, que cela me brisait le cœur… Lorsqu'on est mère, on peut comprendre cette sorte d'affection infrangible qui brûle tout notre être comme un philtre… Il avait l'air si heureux et serein, mon Sauveur, dans son petit moïse habillé de soie et de rubans bleus tire-bouchonnés, au milieu d'une opulence dont nous ne pourrions jamais l'entourer, que je cédai une fois de plus… Oh! que j'avais tort… Jamais mon fils, le seul pourtant qui ait toujours vécu dans une aisance certaine, ayant hérité de la fortune considérable de ses parents adoptifs, ne m'a pardonné cet abandon, malgré toutes les explications et justifications que je lui fournis lorsqu'il fut devenu adulte. C'était comme si… je lui avais infligé, moi sa mère, une blessure incurable. Le 27 juin 1896, un beau garçon était né qui ressemblait à son père comme deux gouttes d'eau. L'année suivante, le 31 décembre, un autre garçon qu'on nomma Joseph-Léon (Léo) venait au monde.

Puis un jour, notre Joseph, maintenant âgé de 18 ans, qui avait commencé à travailler à l'extérieur, chez des cultivateurs plus fortunés ou des commerçants de bois, comme bûcheron ou manœuvre, car il était doué d'une force peu commune comme Jos

Montferrand, pour gagner quelques sous, nous annonça que son ami Robert Nadeau se préparait à partir pour les États avec sa famille. Il y avait du travail pour tout le monde là-bas, les enfants comme les adultes, et les gages étaient bons. Le tableau qu'il peignait du travail dans les moulins de la Nouvelle-Angleterre était paradisiaque… Maria, Joséphine et Alfred l'écoutaient la bouche ouverte, avec des yeux ébahis, leur décrire la vie qu'ils auraient, de l'argent plein les poches, dans les grandes villes du coton, Manchester, Woonsocket, Somersworth… Il tâtait le terrain, espérant qu'un de ces bons matins nous succombions à la tentation…

Comme le ver dans la pomme qui la gruge de l'intérieur, bientôt toute la famille fut corrompue, les aînés surtout. Même Pierre qui n'avait pas l'habitude de céder aux lubies et aux rêves fantaisistes s'y laissa prendre… Malgré la peine qu'il se donnait, il n'arrivait même pas à nourrir ses enfants… Le ver s'infiltrait dans son cerveau… Et, insidieusement, tellement il me vantait les avantages de vivre là-bas, que je me laissai convaincre moi aussi, surtout que Joseph et Maria ne cessaient de me harceler semaine après semaine. Je finis par me soumettre à leurs incessantes objurgations, malgré les mises en garde de maman et de mon frère Léon qui, ayant entendu les récits de pauvres habitants de retour de leur exil, avaient une bien piètre opinion de cette terre promise.

Le déménagement de toute une famille dans une contrée si lointaine n'était pas une mince affaire. Mais dès qu'il sut que notre décision était prise, Joseph multiplia les démarches pour trouver la meilleure façon de faire ce voyage. Toujours secondé par sa complice Maria, il écrivit à son ami Robert, déjà établi là-bas, dans la ville de Somersworth, pour obtenir des renseignements sur la durée et le coût du voyage, du logement et sur tout ce qu'il fallait savoir pour entreprendre cette migration.

Mais tout cela coûtait une petite fortune et ce n'est pas avec les quelques dollars que Joseph avait réussi à économiser de peine et de misère que nous pouvions nous lancer dans une telle aventure. Pierre se mit donc à la recherche de la somme nécessaire que les deux aînés avaient calculée au mieux. En cette période d'indigence, trouver à emprunter 200,00 $ relevait presque du miracle. Par l'entremise de ma mère, il trouva, à Saint-Gervais, un rentier, Célestin Girard, qui acceptait de lui prêter ce montant, moyennant une hypothèque sur sa terre du cinquième rang. L'affaire fut conclue le 27 juin devant le notaire McKenkzie.

Nous devions partir au mois d'août, mais un évènement fortuit perturba notre projet. Lui, si pressé de s'exiler, Joseph tombait gravement malade. Aussi téméraire qu'impétueux, il avait travaillé pendant des jours sous la pluie, dormant dans des vêtements mouillés. Tout cela pour amasser quelques dollars de plus. D'abord, il eut une sorte de mauvaise grippe, toussant et crachotant, qu'il ne se préoccupa guère de soigner. Bientôt, celle-ci se transforma en pneumonie, puis en pleurésie. Pendant des jours il fut accablé de fièvres si violentes, pris de délire et proférant des imprécations, que sans les bons soins de notre bon médecin, le docteur J. O. Fiset, il aurait certainement trépassé, malgré les soins constants que je lui prodiguais jour et nuit. Sa convalescence fut longue et il ne fut de nouveau sur pied qu'en décembre. Bien sûr, il tempêta et maugréa à souhait, maudissant le sort qui l'avait cloué au lit, nous empêchant de prendre la route. Partir en hiver avec toute la famille s'avérant impraticable, nous attendîmes au mois d'avril avant d'emballer nos bagages et de

dire adieu à notre pays.

Du rêve au cauchemar américain – 1999-2004

Je ne vous raconterai pas toutes les péripéties de l'expédition d'une famille de douze enfants, dont la cadette n'était âgée que de deux ans, de Saint-Lazare jusqu'à Somersworth. Heureusement que les aînés étaient là pour veiller au transbordement des bagages. au ravitaillement, à l'hébergement pendant la dizaine de jours que dura le voyage, ponctué d'arrêts nombreux dans toutes les villes et tous les villages bordant la voie ferrée. Malgré leur empressement et leur zèle, cette randonnée fut, je peux le dire aujourd'hui, le pire moment de toute ma vie. Souventes fois, durant le parcours,, l'idée m'est venue de rebrousser chemin avec ma marmaille effrayée, transie, affamée et de regagner mon pays où, malgré le dénuement, nous vivions paisiblement.

Le cauchemar n'était toutefois pas terminé. La maison du 234 Main Street que Joseph avait louée par l'entremise de son ami Robert était délabrée et exiguë. Il fallut des jours pour la remettre en état, remplacer les carreaux brisés, les marches pourries du perron, réparer à la hâte le toit troué comme une passoire, et enfin aménager les trois chambres pour y loger les douze membres de notre petite tribu. Puis notre magot étant épuisé, ce fut la ronde des moulins pour trouver du travail. Les usines étant autorisées à embaucher les enfants de plus de douze ans, Joseph, Maria, Alfred, Joséphine et Léontine étaient des candidats à l'emploi.

Après une semaine de repos, pilotés par des voisins de notre langue, ils se trouvèrent un emploi sans trop de peine. Les deux cadettes furent engagées comme enfileuses. Alfred accepta temporairement d'être balayeur. Quant aux deux aînés, ils eurent droit à une fonction plus prestigieuse, celle d'opérateurs de métier à tisser. Mon Pierre, mon pauvre Pierre, lui, qui dépassait maintenant la quarantaine, ne put trouver mieux qu'une place de manœuvre dans un entrepôt de réception et de déballage des balles de coton. Après toutes ces péripéties, j'étais épuisée, car je portais un autre enfant qui allait bientôt naître. Ce fut un garçon qui vit le jour le 6 juillet, le surlendemain de la fête nationale de nos hôtes. Je ne sais pourquoi, nous l'affublâmes du nom un peu particulier de Ladislas.

L'argent dont nous manquions si cruellement dans notre pays, tomba dans nos mains comme une manne. La première semaine, trente dollars tout ronds, prémisses de la fortune que nous allions amasser… Pour soixante heures de dur labeur, six jours sur sept, les petites, Alfred rapportaient 4,80 $ chacun, Pierre 2,00 $ de plus, tandis que les salaires de Joseph et Maria réunis s'élevaient à 10,80 $. Les mines réjouies à la vue de tous ces billets étalés sur la table de cuisine s'assombrirent bien vite lorsque j'y retranchai ceux nécessaires au paiement du loyer, de la nourriture, des frais divers incontournables… En réduisant au minimum nos dépenses, nous réussirions à économiser cinq dollars par mois…

Les semaines passèrent. J'avais peine à voir les enfants revenir chaque jour de leur travail, épuisés, le teint pâle, le souffle court tellement ils avaient respiré cet air empoussiéré des usines. Ils faisaient pitié à voir, sortant peu, sauf le dimanche pour se rendre à la messe. C'était pour ainsi dire le seul divertissement de la semaine. Puis, tout l'après-midi ils

dormaient pour refaire leurs forces, car à six heures, le lundi matin, il ne faudrait pas être en retard au moulin. Malgré ce train de vie forcené, le magot ne grossissait guère, un imprévu grugeant très souvent tout surplus.

1900. À Paris, l'Exposition universelle battait son plein. Nous en avions des échos par les journaux francophones qui circulaient dans notre petite communauté. Heureusement qu'il existait entre nous, gens du Québec, une grande fraternité et un fort esprit d'entraide, sinon la vie aurait été impossible, les Irlandais et les Écossais, nombreux dans la région, nous vouant une haine difficile à comprendre. Les batailles entre jeunes étaient fréquentes dans la rue et à l'école. Il fallait que je surveille les garçons, Léo et Alphonse surtout, qui ne s'en laissait pas imposer, pour éviter un incident malheureux. Si c'était la fête à Paris, à Somersworth, le soleil ne brillait pas tous les jours.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de 12 ans, le 15 avril 1901, Albertine quitta l'école pour remplacer au moulin sa sœur Ludivine tombée malade quelques semaines plus tôt, un peu avant la naissance d'un autre garçon Lauradan, le 4 mai. C'est un miracle s'il survécut dans le brouhaha qui régnait dans la maison. Exsangue, Ludivine toussait constamment, une petite toux sèche qui lui tirait de la gorge de petits crachats teintés de rouge. Appelé à son chevet, le médecin diagnostiqua une tuberculose. Elle s'éteignit dans mes bras le 24 mai, ses pauvres poumons obstrués par des flots de sécrétions et de mucosités. Il fallait croire le médecin, mais j'entretenais un doute. Ludivine était une jeune fille enjouée et pleine de santé avant notre venue dans cette ville. Elle avait commencé à avoir des accès de toux et à crachoter après quelques mois au moulin… Pierre avait remarqué la même chose. Comme moi, il était inquiet…

Un malheur n'arrive jamais seul, dit le dicton. Un mois jour pour jour après le décès de Ludivine, le 24 juin, fête du Baptiste, notre saint patron, c'était au tour de Léontine, 3 ans et demi, de succomber, elle aussi, atteinte de consomption, toujours selon le médecin. Depuis l'hiver, elle traînait ce que je croyais être un vilain rhume. Les dernières semaines, son mal avait semblé empirer. Je m'en voulais de ne pas m'être suffisamment occupé d'elle, les funérailles de Ludivine ayant capté toute mon attention. À partir de ce moment-là, la crainte de la maladie ne cessa de me hanter.

Maria qui était devenue une demoiselle très remarquée n'eut pas de mal à se trouver un prétendant, un gars de chez nous, Pierre Lambert. Grand, élancé, il dépassait la foule d'une bonne tête. Instruit, il occupait un poste clérical dans les bureaux du moulin où travaillait Maria. Quand il demanda la main de sa fille le jour de Noël 1901, Pierre la lui accorda sans hésitation. C'était un garçon honnête, fiable, bien établi et il aimait Maria comme elle l'aimait aussi à voir ses yeux s'allumer quand il passait la porte, devant incliner un peu la tête pour éviter de se cogner le front au cadre. La veille de la Saint Jean-Baptiste 1902, le curé de notre paroisse bénissait leur union. Notre aînée partit s'installer avec son amoureux le jour même. Nous étions heureux pour elle, Pierre et moi. Un nouveau nid s'était formé dans lequel une bande d'oisillons excités allaient bientôt pépier joyeusement.

Mauvais augure… Peu après le mariage de Maria, ce fut au tour d'Albertine d'être secouée par des nausées, des vomissements et des quintes de toux répétés. Elle se faisait discrète

pour éviter de m'alarmer, mais je ne fus pas dupe très longtemps. Malgré ses protestations, je résolus de la garder à la maison pour m'occuper d'elle de mon mieux. Je m'étais juré qu'un autre de mes enfants ne mourrait pas dans cette maison… Mais quel mal l'avait frappée, la pauvre enfant? Malgré toute l'attention que je lui accordai, malgré tous les soins que je lui prodiguai, sa santé ne cessa de péricliter. Le médecin demeurait incertain sur le diagnostic à poser parlant de gastrite, alors que ses symptônes ressemblaient étrangement à ceux de Ludivine, quelques mois plus tôt. À l'entendre, l'espérance d'une rémission était aussi faible, dans son cas, que de celle de garder une bougie allumée un jour d'orage. Je voulus le faire mentir contre vents et marées, mais rien n'y fit, les bains, les potions, les cataplasmes, jour après jour, elle continua à dépérir. Son petit corps amaigri, recroquevillé par la douleur et la fatigue extrême produite par une toux incessante et une diarrhée incontrôlable, était devenu une chiffe.

Le 11 septembre, elle rendit son dernier souffle. Oh! que j'étais indignée! Oh! que je levais les yeux au ciel avec rage! Je ne pouvais comprendre que Dieu réserve un pareil sort à des enfants! Et puis, et puis, gastrite ou tuberculose… Fallait-il croire ces médecins, probablement à la solde des propriétaires de ces moulins maudits qui empoisonnaient les poumons des enfants sans remords aucun. Un de crevé, dix pour le remplacer ! Sans le soutien de Pierre et de mes autres enfants, je me serais effondrée à la suite de cette épreuve. Je ruminais le jour comme la nuit… Des idées peu chrétiennes me trottaient dans la tête… Je pensais à Joseph et à Alfred qui travaillaient toujours comme des forçats dans ces moulins diaboliques. J'avais peur pour mourir…

À partir de ce jour-là, je ne cessai d'échafauder des plans pour retourner le plus tôt possible dans notre cher Québec. Il n'était pas vrai que j'allais laisser mes enfants tomber l'un après l'autre, asphyxiés par l'air saturé de poussières mortelles. Rebuté par les conditions déplorables de travail dans l'entrepôt où il s'esquintait comme un nègre, abruti par le poids de la routine, Pierre commençait à partager mon souhait. Les aînés, eux, ne voulaient rien entendre. Malgré les décès de leurs sœurs, la couleur de l'argent qui garnissait leurs goussets chaque quinzaine, continuait à les aiguillonner. Des billets, je crois qu'ils n'en avaient jamais vus avant de venir en cette contrée. Alphonse, qui avait atteint ses douze ans, les accompagnait maintenant tous les matins, fier comme l'athlète qui vient de remporter sa première médaille. Je me disais, en les voyant partir bien avant que l'aube ne bariole l'horizon, mon Dieu, au moins, ne me les prenez pas ces trois-là!

Pendant les mois qui suivirent, ce fut enfin l'accalmie. Les plus jeunes, Antoinette, Léo, Alphée et Léontine, fréquentaient l'école française, établie dans le quartier et soutenue financièrement par le clergé catholique. C'est avec étonnement que je constatais, chaque mois qui passait, qu'ils maîtrisaient de mieux en mieux la langue de nos patrons. À vrai dire, seuls Pierre et moi n'étions parvenus qu'à baragouiner quelques mots, juste assez pour satisfaire aux nécessités de la vie courante. Pour la première fois depuis notre arrivée à Somersworth, nous fêtâmes la Noël et le Jour de l'An dans la joie. Tout le monde était en santé. Le bas de laine prenait des rondeurs. Pour une fois, le temps était au beau fixe et je me sentais rassérénée.

Le printemps fut pluvieux cette année-là en Nouvelle-Angleterre, mais l'été le chassa en le

bombardant de ses rayons ardents. Je me rappelle que chaque dimanche je préparais un goûter que nous allions déguster, après la messe, dans un petit parc longeant la rivière voisine. J'aimais ces moments quand toute la famille était réunie, tous riant, s'étrivant, contant des balivernes… Maria et son époux se joignaient souvent à nous en ces occasions…

Puis en août, le ciel me tomba sur la tête… Mon grand, mon Joseph, lui si robuste, si costaud, commença, comme ses sœurs les années précédentes, à tousser et à crachoter. Il faisait tout pour nous cacher son mal, mais les signes ne trompaient pas. Très rapidement il fut accablé par des accès de fièvre, comme quatre années auparavant, quand une pleurésie virulente l'avait attaqué comme une meute de chiens enragés. « Tuberculose » me chuchota au sortir de la chambre le médecin venu l'examiner. Je restai muette en entendant ce mot… J'avais la gorge nouée, car autrement j'aurais crié ma rage, lancé au ciel, comme une louve aux abois, un hurlement tel que tous les patrons des moulins des alentours auraient frémi de frayeur de la tête aux pieds. C'est la mort dans l'âme que j'assistai aux derniers moments de ce fils bien-aimé qui s'éteignit le 9 novembre de l'année 1903. Si jeune, des rêves plein la tête, ce mal maudit l'avait terrassé, le réduisant à une loque gémissante bavant ses poumons. Tuberculose. Quel mensonge! J'avais la rage au cœur, mais à quoi bon… Il y avait les autres, il fallait les sauver de cet enfer. Le coup était trop dur. Pierre était effondré. Son aîné, mort, de cette façon, fin atroce… Notre résolution était prise. Nous allions rentrer au pays coûte que coûte. Le cauchemar était terminé, bel et bien terminé!

L'hiver étant à nos portes une fois les funérailles terminées, nous décidâmes d'attendre au printemps pour prendre le chemin du retour. L'inquiétude ne cessa de me ronger jusqu'à l'arrivée des beaux jours, la moindre toux, le moindre écoulement de morve, me jetait dans un état de panique incontrôlable. J'étais heureuse lorsqu'avril arriva et que toutes les dispositions pour le voyage étant prises, toute la famille s'embarqua en direction de notre pays et patrie, Lauradan sur les genoux, je voyais le paysage défiler, heureuse, comme libérée d'un abominable cauchemar. Lorsque le train franchit enfin la frontière, ce fut pour moi une délivrance, comme quand l'enfant qu'on porte voit la lumière et respire pour la première fois la vie.

La Cinquième – 1904-1924

De retour, il fallut sans retard nous remettre à l'ouvrage, nous avions encore neuf bouches à nourrir. La petite maison que nous avions laissée à l'abandon n'avait pas eu le temps de trop s'abîmer et Pierre, avec l'aide de ses grands garçons, Alfred et Alphonse, la remit en état en quelques jours. Je crois qu'après la vie difficile qui avait été la leur dans ce quartier pauvre de Somersworth où nous avions vécu, tous étaient contents, les jeunes surtout, de trouver un mode de vie paisible, loin du bruit, de la poussière, des chicaneries de toutes sortes. J'étais libérée de l'angoisse qui me tenaillait constamment à l'idée de vivre un autre deuil, et mon Pierre aussi, je crois, même si nous savions que les années à venir ne seraient pas faciles sur cette terre vallonneuse, rocheuse, graveleuse, peu propice à l'agriculture.

Entre-temps, maman avait cédé, elle me l'avait laissé savoir dans une de ses lettres, le magasin à Léon qui se tirait bien d'affaire avec l'aide de son frère Alphonse. Les plus jeunes

de mes frères et sœurs avaient quitté le foyer familial, Emma pour se marier avec Jean Beaulieu de Saint-Gervais, Ludivine pour entrer en communauté et Adélard, pour le Séminaire, car, à la grande satisfaction de sa maman, il voulait devenir prêtre. Elle me remit la part d'héritage qui me revenait de la vente du magasin, pas une fortune, mais assez pour songer à acquérir une nouvelle terre ou un nouveau lot pour améliorer enfin notre sort.

Pour une fois, il nous favorisa. Le fils de Joseph père, Marcel, un cousin germain (puisque le père de Pierre qui s'appelait aussi Marcel était le frère de Joseph père, et qu'ils avaient épousé des sœurs, Marguerite et Louise Labrie Naud), mettait sa terre en vente. La maison et les bâtiments, une grange et un grand hangar, paraissaient solides et bien entretenus. Le 7 février 1905, ils passèrent chez le notaire P. J. Ruel de Saint-Gervais qui enregistra la transaction, 1150,00 $ comptant, qui avait grugé la grande partie de notre capital. Nous étions contents, car en même temps que l'achat de cette terre qui doublait la superficie cultivable de celle que nous possédions déjà sur la côte, nous héritions d'un cheptel assez important pour faire vivre la petite famille : sept vaches Canadiennes, deux chevaux, cinq brebis et un bélier, deux truies, quatre douzaines de poules et quelques coqs, deux taures, un bouvillon.

Aidés des aînés, Alfred et Alphonse, nous déménageâmes dans la nouvelle demeure. Ce fut une fête pour les plus jeunes qui s'amusèrent un jour ou deux à faire des aller-retours entre l'ancienne et la nouvelle distantes de deux arpents, transportant tout ce qui était à leur portée. Et la vie continua… Nous vivions simplement, pauvrement même, mais nous ne manquions de rien et mangions trois fois par jour. Comme toujours Pierre se démenait du lever du jour jusqu'à la nuit tombée, ne pouvant pas toujours compter sur les jeunes bras d'Alfred et d'Alphonse qui n'aimaient pas beaucoup travailler la terre et préféraient, pour gagner quelques sous, accomplir de petits boulots à l'extérieur. Les plus jeunes, Léo, Antoinette et Alphée, prenaient peu à peu la relève et exécutaient les petits travaux usuels sur une ferme : traire les vaches, nourrir les bêtes et leur donner à boire, nettoyer l'étable et débarrasser le plancher des fientes et du crottin, ramasser les œufs… Chacun avait son petit boulot qu'il accomplissait la plupart du temps sans rechigner. Il y avait aussi les tâches saisonnières, le printemps, le ramassage des cailloux qui jonchaient le sol après le hersage; l'été, le râtelage et le foulage du foin dans la grande charrette; l'automne, le ramassage et l'ensachage des patates; chaque jour d'hiver, le charriage du bois du hangar à la maison pour alimenter le poêle qui ronflait jour et nuit dans le coin de la cuisine. Ces petites corvées semblaient bien anodines à côté du travail forcé auquel leurs aînés avaient été astreints dans les usines infernales de la Nouvelle-Angleterre.

le 13 septembre de la même année, notre Joséphine épousait Wilfrid Couture, un garçon de la paroisse, travailleur, honnête, d'une nature bonhomme. Il avait acquis récemment, de Joseph Chabot fils, une terre juste à côté de la nôtre, qu'il comptait mettre en valeur, le propriétaire précédent qui ne semblait pas aimer le métier d'habitant, l'ayant laissée en friche. C'est dire si j'étais heureuse de cet arrangement, ma chère fille, un peu fragile, qui serait ma voisine…

Le temps coulait, heureux… L'année suivante, Alfred, maintenant un jeune homme, incapable de trouver un emploi convenable dans les environs, voulut retourner travailler

aux États. J'étais réticente, mais bon… J'envoyai un mot à Maria pour tâter le terrain… Elle me répondit que si son frère se présentait chez elle, Pierre, son mari, pourrait lui trouver un travail bien rémunéré et pas trop dangereux. Il s'exila donc. Malgré les belles promesses de ma fille, je demeurais inquiète comme la chatte quand un de ses chatons s'éloigne trop.

Alphonse aussi s'exila une couple d'années plus tard, mais pas aussi loin, dans le haut du comté, à la frontière américaine où, d'un côté comme de l'autre, la coupe du bois battait son plein. Débrouillard et bilingue, il était vite devenu *foreman* et l'homme de confiance de son patron. Il rencontra une jeune fille du coin, Philippine Mercier, qu'il courtisa et épousa le 19 juillet 1911. Je n'étais pas trop inquiète pour lui, il était entreprenant, avait du bagout et un sens aigu des affaires. Institutrice, femme pleine d'entrain et d'humour, Philippine était la compagne parfaite, car il le fallait pour supporter le caractère obstiné et obstineur de cet homme. Elle contribua à son succès en enseignant, les premières années de leur mariage, dans une pièce de leur propre maison, à une bande de filles et fils de colons et de bûcherons exilés eux aussi, pour la somme faramineuse de 80,00 $ l'an.

En 1910, le Gouvernement avait ouvert les terres d'un territoire nommé Abitibi à la colonisation. Les offres qu'on faisait à ceux qui voulaient s'y établir étaient alléchantes. Même si les revenus de notre ferme restaient modestes, nous ne fûmes pas tentés un instant par l'aventure. D'abord, notre exil aux États avait été un échec cruel qui continuait à nous déchirer le cœur, puis aucun des jeunes garçons ne manifestait un quelconque intérêt pour le travail de la terre, encore moins en milieu de colonisation. Puis, en 1912, un évènement survint dont tous les journaux parlèrent pendant des jours et des semaines, le naufrage du Titanic, dans la nuit du 14 avril, au large de Terre-Neuve. Le plus grand paquebot jamais construit, réputé insubmersible, avait été terrassé par un iceberg. Des centaines de personnes, plus de 1500 selon la presse, avait péri noyées dans les eaux glaciales de la mer. Une fois encore l'orgueil des hommes avait été châtié! C'est cette année-là que Léo, à l'invitation de son frère Alfred, partit travailler dans ces moulins que j'avais tellement en horreur. Ils étaient jeunes, ils voulaient gagner leur vie et, ici, dans la région, ils étaient condamnés au désœuvrement et à la pauvreté, car nos bons gouvernements, comme toujours, ne faisaient rien pour occuper la jeunesse, sauf de les envoyer défricher des lots dans des régions de mouches et de misère noires.

1914. Décidément, les hommes ne sont pas seulement orgueilleux, ils sont plus fous que les taurailles lâchées dans le pré après un long hiver passé dans l'étable. En Europe, de l'autre côté de la mer, deux pays ont brandi leurs fusils et aligné leurs canons et, dans les tranchées boueuses, de braves petits jeunes hommes sont abattus, démembrés, éventrés, rendus invalides pour la vie. Notre bon Gouvernement conservateur qui, on ne sut jamais pourquoi, s'était intéressé à ce lointain conflit, sanctionna la Loi des mesures de guerre. La même année, le 29 mai, l'Empress of Ireland, un autre flamboyant paquebot, heurta un navire dans le fleuve St-Laurent, à la hauteur de Rimouski. Le naufrage fit plus de 1000 morts, cette fois-là.

Le 31 janvier 1917, Sauveur épousa Marie-Blanche Fortin, une jeune fille que nous n'avions pas eu l'occasion de connaître jusque-là. Si nous avons été invités à la Noce, Pierre et moi, c'est probablement grâce à l'intercession de Joséphine, sa mère adoptive. La cérémonie se

déroula sans anicroche, la mariée nous traitant affectueusement, mais Sauveur demeurant sur sa réserve habituelle. La même année, Alfred convola avec Élizabeth Richardson, une américaine qu'il avait rencontrée à Somersworth.

C'est à peu près à la même époque que notre Alphée remarqua, au magasin général d'Alphone Bilodeau où elle travaillait comme vendeuse, une belle et racée jeune fille portant le nom gracieux d'Eugénie. Je ne sais pas si ce fut le coup de foudre, mais à partir de ce moment-là, il fréquenta de plus en plus souvent ce magasin. Au début de l'été, il lui déclara son penchant et ils commencèrent à se fréquenter sérieusement. Son père, Marcel Chabot, demeurait à l'extrémité sud de la paroisse, dans un rang nommé le Petit Buckland. La route était longue jusqu'à sa dulcinée, mais Alphée qui n'affectionnait pas particulièrement les promenades en carriole, attelait chaque dimanche après-midi le grand Jack qui, de ses longues enjambées, avait tôt fait de franchir la distance jusqu'à la demeure de l'aimée.

L'idylle se poursuivit et, l'année suivante, les amoureux décidèrent de sceller leur union. Le mariage eut lieu le 9 juillet 1918, célébré par le curé Ulric Brunet. Il avait été entendu que le couple viendrait demeurer avec nous dans la maison du cinquième rang. Tous les enfants avaient quitté le nid familial, sauf Ladislas et Albert. Lauradan, attiré lui aussi par l'aventure américaine, était parti lui aussi rejoindre ses frères Alfred et Léo. Il avait un caractère frondeur, il ne tenait pas en place, il rêvait de faire le tour du monde…

C'est cette année-là, je me souviens maintenant, qu'avaient éclaté de graves émeutes dans la ville de Québec qui avaient fait plusieurs morts et des dizaines de blessés. L'année précédente, le gouvernement de Robert Borden, un autre conservateur, un « mange canayen » comme tous les autres de sa race, avait fait voter la Loi du service militaire. Les habitants du Québec étaient férocement contre la conscription obligatoire. Pourquoi, se demandaient-ils, de jeunes hommes iraient-ils se faire massacrer ou estropier dans une guerre lointaine déclenchée et poursuivie sans autres raisons que revanchardes et expansionnistes par des chefs politiques sans scrupules. Et le généreux Borden, aux élections qui eurent lieu le 17 décembre 1917, donna le droit de vote à toutes les femmes majeures dans l'espoir de raffermir sa position au Parlement et d'appliquer sa Loi sur la conscription. Au Québec, elle le fut sans ménagement. Le 1er avril 1918, les habitants de la ville de Québec se rassemblèrent pour manifester. Des militaires dépêchés par Ottawa tirèrent dans la foule des manifestants à coups de mitraillette. Quelques jours plus tard, la Loi martiale était proclamée et tous les pouvoirs étaient conférés à l'armée pour maintenir la paix. Voilà comment nous a traités et nous traite toujours le gouvernement d'Ottawa. Voilà la raison odieuse qui a permis aux femmes de voter… non parce que leur voix valait celle d'un homme, mais pour donner la permission au bon Gouvernement d'envoyer leurs fils se faire occire dans des conditions inimaginables. Les mères des autres provinces anglaises devaient être d'accord avec cette position, car le gouvernement conservateur obtint une majorité dans l'ensemble de ces dernières. Et toute cette agitation et cette tuerie, pourquoi? Le 11 novembre 1918, l'armistice était signée et cette infâme guerre prenait fin…

Bon, où en étais-je? Je reprends le fil… Antoinette était partie, âgée de 20 ans à peine, travailler dans un grand magasin de Montréal où, malgré mes constantes inquiétudes, elle semblait se bien tirer d'affaires, jusqu'au jour où, en pleine rue Ste-Catherine, un chauffard

la happa, lui écrabouillant la jambe gauche qu'on dût lui amputer à la hauteur de la hanche. Elle échappa à la mort de justesse et sa convalescence fut très longue. Mince consolation, le conducteur fautif qui l'avait heurtée était riche et elle eut droit à un montant substantiel suffisant pour acquitter ses frais d'hospitalisation et lui assurer une rente confortable pour le reste de ses jours. Maintenant âgée de 25 ans, elle était revenue demeurer au village où le maréchal-ferrant Joseph Blouin lui faisait une cour assidue. Chaque beau soir d'été, il l'amenait en promenade dans un Tilbury tiré par une rutilante pouliche qui franchissait les milles comme une gazelle. Il faut dire que cette jeune femme, belle, élégante, toujours vêtue à la dernière mode, avait l'air d'une princesse…

Le maréchal-ferrant a enfin réussi à convaincre Antoinette de l'épouser. Elle avait des réticences, car elle savait que l'amputation qu'elle avait dû subir allait abréger sa vie. Le mariage, suivi d'un banquet auquel on avait peu souvent l'habitude d'assister dans notre village, a eu lieu le 18 juin 1919. Pourvue d'une prothèse mécanique dernier cri, la mariée se déplaçait ce jour-là comme une reine au milieu de ses sujets, si bien qu'un étranger n'aurait pu déceler sa lourde infirmité. Les demoiselles l'admiraient, l'enviaient, tandis que les messieurs, jeunes et vieux la convoitaient en silence, jaloux de l'élu de son cœur. Lui, rayonnait, fier comme le coq le plus coloré le plus flamboyant et majestueux de la basse-cour.

À l'automne de la même année, ce fut au tour de Ladislas de prendre épouse. C'était de la sœur d'Eugénie, ma bru affectionnée, qu'il s'était amouraché l'année d'avant, Célanire la timide, l'effacée, qui baissait la tête comme un enfant qu'on va gronder, lorsqu'on lui posait une question. Le mariage fut célébré le 23 septembre et la noce, modeste, eut lieu dans la maison de Marcel, le père de la mariée.

Pierre avait beaucoup vieilli. Ses capacités l'abandonnaient. Il confiait le plus gros des travaux éreintants, labours, semences, récoltes, à son fils Alphée qui, travailleur et persévérant, s'en acquittait sans jamais rechigner, même s'il était évident que le métier de fermier ne l'emballait guère. Homme de devoir, il l'accomplissait jour après jour, soutenu par une épouse modèle, vaillante comme pas une, généreuse, dévouée, qui nous chérissait, Pierre et moi, comme si nous étions ses parents. Respectueuse, elle se montrait attentive à mes conseils, désireuse d'apprendre et soucieuse de bien faire. Oh! je n'étais pas, je crois, cette sorte de belle-mère revêche et acariâtre qui veut tout régenter dans la maison… J'avais fait mon temps et la suite du monde lui appartenait et à mon fils Alphée. Mais il est non seulement permis à une femme d'expérience de transmettre son savoir, ses connaissances, mais c'est son devoir. Eugénie devait bien le sentir et le comprendre, car elle me traitait comme la mère aimée.

En 1919, un vaccin contre la variole, cette maladie qui arrachait tant d'enfants des bras de leurs mères était découvert. J'étais heureuse pour ma bru et mes petits-enfants. L'année suivante, Louis-Alexandre Taschereau, un homme qu'on disait capable et intègre, devenait premier ministre du Québec. Allait-il faire quelque chose pour améliorer la condition des habitants ? Ses beaux discours n'étaient-ils encore que vaines promesses? Quant à moi, j'avais autre chose en tête… Mon Léo était revenu des États pour se marier. L'année précédente, il avait rencontré la toute belle Eugénie Roy, une jeune fille de la paroisse, à

l'occasion d'une visite à la maison; une idylle épistolaire avait suivi qui se terminerait au pied de l'autel. Le 19 octobre 1921, le curé Ulric Brunet bénissait leur union.

Entre-temps, la famille de mon fils grossissait. Le 20 mai 1919 naissait Maurice, un beau et grand garçon en santé que je prenais plaisir à bercer et à dodicher tellement, même bébé, son humeur était souriante. Le 2 septembre 1920, ce fut au tour d'un autre garçon, Adrien, d'enrichir la jeune famille. Lui, il était d'un caractère plus agité… grouillant, curieux comme une belette, on aurait dit qu'il voulait courir le monde avant même d'avoir appris à marcher et à parler. Combien de fois ai-je pris plaisir à le taquiner en le serrant affectueusement dans mes bras alors qu'il détestait, ça se voyait, être emprisonné dans une étreinte…

La mort d'un enfant, qu'il soit encore bébé ou dans la fleur de l'âge, nous tord le cœur jusqu'à l'étouffer de douleur. Quand ma fille Joséphine succomba à une brève maladie, le 21 novembre 1920, je mis des mois à m'en remettre. Toute jeune encore, elle venait de fêter ses 37 ans et laissait à Wilfrid, son mari, neuf orphelins et orphelines. Je garde d'elle le souvenir d'une femme admirable, généreuse, dévouée, et d'une mère dépareillée qui, jusqu'au dernier moment, a pris soin de ses petits adorés, se sentant coupable à l'idée de les abandonner, presque tous si jeunes. Elle fut inconsolable jusqu'au dernier souffle, même si je m'efforçais de la rassurer, lui promettant que j'allais tout faire pour assurer le bien-être de sa marmaille. Et je tins ma promesse jusqu'au remariage du pauvre Wilfrid.

Puis l'année suivante, j'assistai au drame le plus terrible de toute ma vie. Le 21 décembre, Eugénie mettait au monde un troisième fils. Comme c'était la coutume, le baptême devait avoir lieu le jour même. Malgré le froid sibérien qu'il faisait cette semaine-là, on emmaillota l'enfant pour le conduire à l'église, en compagnie du père, du parrain, de la marraine et de la porteuse. L'enfant avait eu chaud sous sa pile de couvertures et on le déshabilla pour le baptême et les onctions d'usage dans l'air glacial de la sacristie. Il attrapa la mort. Dès le retour il fut pris de fièvre qui ne cessa d'empirer au fil des heures. Le lendemain, le docteur Chabot, celui-là même qui l'avait mis au monde, fut appelé à son chevet. Son diagnostic se devina dans sa mine déconfite… Mis au courant de la cause probable de ce mal, il grommela « Était-ce si urgent ce baptême, pour tuer un enfant… ». Charles-Édouard, c'était le nom qu'on lui avait donné, s'éteignit dans des douleurs atroces, gémissant, du pus suintant de ses yeux et de ses oreilles, la veille de Noël 1921. Je remerciais le ciel de ne pas être à la place de la pauvre Eugénie, ce jour-là.

C'est en 1922, si ma mémoire est fidèle, que Maria et Alfred vinrent nous rendre visite. Nous fîmes alors la connaissance d'Élizabeth, l'épouse d'Alfred, une jeune femme blonde, très belle, mais de santé fragile à ce qu'il paraissait. Ils étaient venus en train, le couple Lambert accompagné de leur aîné, Alfred ayant insisté auprès d'Élizabeth pour amener leur jeune Doris avec eux. Déjà, tout ce beau monde se comportait en vrais américains, un peu pédants, émaillant leur discours de mots anglais, cassant , comme on dit, le français à l'occasion. Je ne me gênai pas pour faire remarquer à ces deux exilés que leurs airs hautains m'agaçaient et que ce n'était pas parce que nous vivions dans le fond d'un rang que nous valions moins qu'eux. Je crois qu'ils comprirent le message…

Au printemps 1923, Antoinette tomba malade. Je m'installai un moment au village, avec

l'assentiment de son mari, pour la soigner et la soutenir. Si jeune, si belle encore, elle s'étiolait lentement sans qu'aucune médecine que lui apportait fidèlement chaque semaine le docteur Chabot ne laisse percer ne serait-ce qu'un mince espoir de guérison. Alitée, aussi pâle que la blancheur des draps de son lit, elle nous souriait, mais d'un sourire si triste, si désespéré, qu'il m'arrachait des larmes que je m'efforçais de lui cacher en m'enfuyant dans la cuisine. Elle savait que sa fin approchait et je crois qu'elle s'était préparée à cette éventualité… Mais lorsque la mort frappe à la porte et que l'on peut apercevoir sa faux se faufiler par l'entrebaîllement, la pensée que bientôt nous ne verrons plus ce monde, ses paysages, nos amis, nos proches, doit nous plonger dans un abattement sans nom. Elle s'éteignit paisiblement le 23 mai de ce mois. Et comme la Grande Faucheuse n'est jamais loin, elle trancha, un mois plus tard, le 23 juin, le fil de la vie de Marie-Laure, la sœur de ma bonne Eugénie. Elle venait d'avoir 26 ans et laissait son mari et cinq orphelins dans le deuil. Je pense avoir fait preuve de courage tout au long de ma vie, mais la seule pensée d'enfants privés de leur mère à jamais me chavire.

Cet hiver-là... Je me rappelle… En janvier, une vague de froid intense, comme personne n'en avait jamais connue, même les plus anciens habitants du village, s'était abattue sur tout le Québec. Dans les étables, les animaux grelottaient, certains même succombant à la froidure; dans les maisons, les gens n'avaient d'autre choix de dormir autour du poêle, chauffé à blanc jour et nuit, serrés les uns contre les autres, emmitouflés de toutes les couvertures disponibles. La vague passée, on trouva partout des oiseaux et des bêtes de la forêt congelés à mort. C'est de là, je crois qu'est venue l'expression « Froid à casser un chien en deux! ». Au plus fort de la vague, le thermomètre avait marqué -54 degrés F°.

Alphée et sa vaillante Eugénie nous avait hébergés et dorlotés depuis leur mariage, il était temps que nous pensions, leur famille grandissant, à leur laisser toute la place. Les os et les muscles moulus par toutes ces années de travail ardu, Pierre aspirait désormais au repos et à la tranquillité. Quant à moi, même si j'aimais encore le brouhaha d'une maison animée par les jeux et les exclamations de jeunes enfants, je commençais à apprécier le calme et le silence. Nous trouvâmes une maison au village où nous déménageâmes, avec l'aide d'Albert, le dernier de nos fils qui n'était pas encore marié, au printemps 1924.

La retraite – 1924-1930

Les jours et les semaines au village étaient sans surprise, un peu trop à mon goût. À vrai dire, je m'ennuyais de mon rouet, de mon métier à tisser et de toutes ces quotidiennes occupations qui épicent la vie. Pierre, lui, s'adonnait à sa passion, la lecture, écrémant tout ce qui lui tombait sous la main. Tous les après-midis, lorsqu'il faisait beau temps, il se rendait à la boutique de forge pour s'obstiner un peu avec de vieux amis tout en admirant le travail du maître-Joseph qui, tel le dieu de l'enclume, battait le métal incandescent pour le soumettre à ses quatre volontés. Lasse d'une trop grande oisiveté, je demandai à Alphée de m'apporter mon rouet. Je pus ainsi tromper la grisaille du temps entre le filage de la laine et le tricot de bas et de mitaines.

L'été, je retournais à la maison du cinquième rang retrouver mon cher métier et aider Eugénie à faire des conserves et à m'occuper des nouvelles nées, Rita le 20 janvier 1923 et

Jeanne, le 12 septembre 1924. Je me plaisais à les dodicher et elles me ravissaient par leurs gazouillis et leurs mimiques. Ces semaines passées auprès de ma bru loin de me fatiguer, me ragaillardissaient et me ramenaient aux beaux jours de mes vingt ans. Il arrivait que Pierre vienne me rejoindre, mais plus casanier et tolérant de moins en moins l'agitation de la jeune marmaille, il regagnait vite notre logis, ses livres, sa pipe et son petit train-train quotidien.

1927. Eugénie était enceinte. En juin, le 20, elle mit au monde un sixième enfant mâle qui porta le nom d'André. C'était, je me souviens, un bébé paisible, facile à satisfaire, qui ne pleurait que rarement. Bien sûr que je le dorlotai, autant que je pus, celui-là aussi… Albert, le dernier célibataire, courtisait depuis quelque temps une jeune fille du village et était pressé de la prendre pour épouse. Il acheta une maison à côté de l'ancien magasin de mon père qu'il rénova, car il était adroit de ses mains. En décembre le curé Eugène Morneau bénit leur union en l'église de Saint-Lazare. C'est aussi cette année-là que notre bon gouvernement d'Ottawa mit sur pied un programme de pension de vieillesse. Ainsi, nous pourrions finir notre vie dans l'opulence.

La santé de Pierre déclinait. Il ne sortait plus comme avant pour acheter la farine et le sucre ou pour rencontrer ses rares amis à l'une des boutiques de forge. Sa seule sortie pour assister à la messe du dimanche, l'épuisait. Bientôt, ses déplacements furent restreints de sa berçante au lit. Je l'aidais autant que je le pouvais, mais sachant qu'il détestait qu'on lui porte trop d'attentions, je restais discrète, attentive à ses besoins, sans précipitation et sans excès. Souffrait-il? Je ne le crois pas. C'était son cœur qui s'éteignait, lentement, comme la flamme du lampion une fois la mèche consumée. Il parlait peu, comme toujours, mais au fil du temps, je remarquai que la rudesse de son caractère, forgée par toutes les misères qu'il avait affrontées, s'émoussait. Parfois, lorsqu'il me regardait actionner le rouet et jongler avec la laine filant entre mes doigts, il m'appelait sa fée Fileuse… Et il lui arrivait de plus en plus souvent, comme ça, sans raison, de me serrer dans ses bras, de longues minutes, son regard fixé sur mon visage, silencieux, comme s'il était en train d'admirer une madone. J'en étais un peu gênée, mais je le laissais faire… car bientôt mon ventre commençait à bouillir… comme autrefois…

Au printemps 1930, il eut une attaque qui le cloua au lit pendant plusieurs jours. Puis ses forces revinrent et on aurait dit qu'il renaissait à la vie. Il avait recommencé à sortir et faisait des marches de plus en plus longues, se rendant jusqu'au bas de la côte et, parfois, la gravissant à moitié, à ma grande frayeur. C'est comme s'il avait voulu se prouver à lui-même et peut-être aux habitants du village qu'il était toujours plein de vigueur. C'est après une promenade qu'il avait prolongée cette journée-là jusque devant le perron de l'église, qu'il se trouva mal. Il n'en fit rien voir, mais je voyais bien à la pâleur de son visage et à la fixité de son regard que quelque chose n'allait pas… Lorsque vint l'heure du souper, il ne voulut rien prendre… Dans sa berçante, il semblait s'être endormi. Lorsque je m'approchai pour m'en assurer, il ne respirait plus… Incrédule, je me jetai à ses genoux… La berçante bascula un peu et sa tête s'inclina lourdement sur sa poitrine. Je sus alors qu'il s'était en allé. C'était le 30 juillet 1930.

Avant d'alerter Albert et la parenté, je restai longtemps affalé au pied de mon Pierre,

pleurant, dans la lumière rouge et ocre du couchant, cet homme que j'avais tant aimé malgré les circonstances heureuses ou pénibles qui avaient marqué le long chemin que nous avions parcouru ensemble. Défilaient dans ma mémoire les souvenirs de tous ces moments que nous avions vécus, notre première maison, la naissance de Joseph puis de Maria, notre exil qui nous avait coûté quatre vies, les petits-enfants si pleins de vie… Pas une seule journée, depuis l'engagement solennel pris devant le prêtre en octobre 1879, n'avions-nous douté de la force notre amour. Nous étions les élus l'un de l'autre et contre cela même les saints et tous les anges du ciel ne pouvaient rien. Lorsque je me relevai, c'était la nuit. Elle ne me quitterait plus jusqu'au jour où la mienne viendrait me ravir à ce monde.

Quelques années auparavant, le 6 novembre 1914, au début de la grande guerre, Pierre avait pris la précaution de faire de moi sa légataire universelle. Quelques jours après son décès, le 10 juillet, je passai chez le notaire Mackenzie de Saint-Gervais pour céder la terre du cinquième rang, qui m'appartenait donc, à mon fils Alphée, terre qu'il cultivait depuis son mariage, moyennant qu'il m'octroie une rente annuelle de 75,00 $ et qu'il veille à me pourvoir en vivres et en bois de chauffage jusqu'à ma mort.

La vieillesse : bonheurs et petites misères – 1930-1943

Maintenant seule dans ma maison, les semaines me semblaient bien longues. Heureusement qu'Alphée me rendait visite tous les dimanches et chaque fois qu'il venait au village pour acheter des provisions. Chaque fois que j'en manifestais le souhait, il se faisait un plaisir de m'amener dans sa petite famille où j'avais la joie de revoir ma toujours accueillante Eugénie et des enfants joyeux et bien élevés qui me faisaient la fête. C'était mon havre de paix et de chaleur en ces temps de grande misère. Depuis le grand krach d'octobre 1929, c'était la désolation aux États et dans tout notre pays, le Canada. Dans les grandes villes, le chômage faisait des ravages et les soupes populaires ne suffisaient pas à nourrir tous les miséreux qui erraient dans les rues… Heureusement que la situation dans les campagnes était un peu moins catastrophique. Mis à part quelques produits de première nécessité dont il pouvait difficilement se passer, comme la farine, le sucre et le sel, l'agriculteur se tirait assez bien d'affaire en utilisant au mieux ceux qu'il tirait de ses animaux, de son jardin et de ses cultures. C'est l'argent sonnant qui manquait. En ce temps-là, j'ai vu plus d'une fois mon courageux Alphée faucher à la p'tite faux chez un voisin fortuné pour la somme formidable de 0,25 $, pas pour une heure de travail, mais pour une pleine journée de dix ou douze heures, sous un soleil brûlant comme le feu de la forge.

À l'été 1931, Eugénie et ses sœurs ont organisé une grande fête pour souligner les cinquante ans de mariage de leurs parents, Marcel et Rose-Délima. Ce fut un évènement mémorable qui commença par une messe solennelle à l'église, suivie d'un grand banquet au cours duquel proches et amis purent vanter tour à tour les mérites de ce couple estimé de toute la population en raison de sa probité et de sa générosité. Alphée et Eugénie n'avaient rien ménagé, malgré la crise qui sévissait, pour que le jour de cette célébration soit mémorable.

J'étais toujours heureuse de me retrouver dans la maison de mon fils. Je ne me faisais pas

prier pour aller prêter main forte à ma belle-fille à chacun de ses accouchements : Roger le remuant qui vit le jour le 23 mai 1929, puis Jacqueline l'impatiente, le 13 janvier 1932, Madeleine la bouillante, le 30 octobre 1933 et Carmelle la frêle et timide le 1er juin 1935… Les plus vieux et les plus vieilles, Maurice, Adrien, Rita et la petite Jeanne faisaient tout pour me rendre la tâche facile, habitués qu'ils étaient à participer aux travaux de la maison. À vrai dire j'étais comme la reine au milieu d'une ruche remplie d'abeilles laborieuses qui m'entouraient de leurs attentions : « Grand-maman, assied-toi! Grand-maman, repose-toi! Laisse grand-maman, je suis capable de faire ça. Grand-maman, il ne faut pas trop te fatiguer… ». Lorsqu'Alphée me ramenait au village, après un mois de ce revigorant train-train familial que j'aurais volontiers prolongé, j'avais la larme à l'œil et le cœur bien lourd…

À la fin de l'année 1934, Albert m'offrit d'aller habiter une chambre qu'il avait construite au premier étage de sa nouvelle maison. Je n'étais pas trop pressée de quitter mon petit chez-moi où, malgré une certaine solitude, je me sentais bien, libre de mes mouvements, autonome. On prétextait qu'à mon âge il était plus prudent que je demeure à proximité de gens qui pourraient me secourir en cas de besoin. Je me laissai donc convaincre, sachant que confinée entre les quatre murs d'une chambre, je trouverais les jours bien longs, surtout que les relations que j'entretenais avec Adrienne, son épouse, étaient plutôt médiocres. Entre nous, le flot de l'affection ne circulait pas… Conséquemment, il en était de même pour les enfants qui m'évitaient sous prétexte qu'ils ne voulaient pas me déranger… Je passais mes journées à tailler de la catalogne, à tricoter et à filer en attendant l'invitation d'Alphée et d'Eugénie à passer quelques jours avec eux. Je crois qu'ils comprenaient ma peine, mon ennui et mon désarroi, mais qu'ils hésitaient parfois à le faire, par crainte de me fatiguer ou, peut-être, d'indisposer Albert ou Adrienne.

Car il faut dire que l'entente entre les deux couples était plutôt fade à cette époque-là. Je pense qu'Alphée trouvait que son frère n'apportait pas une attention suffisante à mon bien-être et à ma santé, tandis que lui, en plus de remplir ses obligations de me pourvoir en nourriture et en bois de chauffage, me gâtait de toutes sortes de bonnes choses cuisinées par Eugénie qu'il m'apportait fidèlement chaque dimanche. De la viande fraîche et en conserves, des patates, des légumes, du bon pain de ménage et des pots de confiture qu'il remettait à Albert, pour mes besoins, je n'en voyais pas souvent la couleur. Je ne m'en plaignais pas, la petite famille n'était pas riche en cette période de disette et j'étais heureuse qu'ainsi ils ne manquent de rien.

Surprise! Stupéfaction! Au printemps de l'année 1942, Eugénie apprit du docteur Chabot qu'elle était enceinte. À 47 ans! Il l'avait pourtant assurée, trois années auparavant que toute possibilité de grossesse était écartée. Face à la réaction incrédule de ma belle-fille, flegmatique comme toujours, il avait laissé tomber : « La médecine n'est pas une science exacte, ma chère dame. Et puis, si cela vous arrive, c'est que vous avez la force et la santé pour le supporter. Soyez sans crainte, tout ira bien. » Et tout se passa comme il avait dit. Grâce à l'attention particulière que lui accorda Alphée et la générosité de sa fille Rita qui avait accepté de retarder son mariage à l'été suivant pour prendre soin de la maison, sa grossesse se passa sans problème. Quant à moi, j'étais heureuse, car j'aurais l'occasion un fois de plus de prendre un petit-fils dans mes bras et de le cajoler. Malgré les protestations de mon fils, j'avais tenu à être présente à côté du docteur le jour de l'accouchement, comme

pour les dix autres enfants nés avant lui. On m'appelait Memére Pierre et j'étais fière de ce titre. Ce nouveau-né, venu au monde le 30 septembre, fut baptisé le même jour par le curé Eugène Beaudet et porta, à la demande d'Eugénie, le nom de Marcel, celui de son père.

Trop contente d'avoir l'occasion de me retrouver parmi les miens, je prolongeai mon séjour à la maison de la cinquième, m'occupant d'Eugénie et du bébé, pendant que Rita, comme la bonne petite épouse qu'elle serait, s'occupait de la cuisine, du lavage, du repassage et de tous les menus travaux associés à ces tâches. Déjà grandettes, ses trois jeunes sœurs Jacqueline, Madeleine et Carmelle ne rechignaient pas pour lui apporter leur aide.

Puis, au milieu de l'automne, je dus me résoudre à revenir dans ma geôle. Je commençai à me sentir bien vieille… Les petites occupations qui réussissaient jusque là à tromper mon ennui et ma solitude ne me disaient plus rien. Je restais des heures à la fenêtre à sonder le ciel où, comme un oiseau blanc et vaporeux, pareil à un nuage, je m'envolais sans fin…

Ainsi se termine le récit de ma vie. Ma santé décline. Mes jours sont comptés. À partir d'aujourd'hui, je me contenterai de noter, quand mes forces me le permettront, les évènements remarquables de ma vie solitaire et peut-être aussi quelques réflexions sur mon séjour ici-bas.

29 novembre 1942
C'est dimanche. Assise à ma fenêtre, j'ai entendu les cloches tinter pour appeler les fidèles à la grand-messe. Je n'ai plus la force, depuis quelque temps, de me mêler à eux pour chanter les louanges du Seigneur… Je récite mon chapelet en regardant le clocher que j'aperçois d'ici.

Comme tous les dimanches après la grand-messe, Alphée est venu me porter du pain frais, du beurre et des galettes. Discrètement, il fait le tour de la chambre pour s'assurer que je ne manque de rien. Il ne parle pas beaucoup, Alphée, comme mon Pierre. Avant de quitter, il vient s'asseoir près de moi. Il me regarde tendrement. Sa présence me réconforte. Quand il passe la porte, j'ai l'impression que c'est mon Pierre…

1er décembre 1942
La tempête fait rage aujourd'hui. La neige fouette la fenêtre de ma chambre en sifflant comme la faux de la mort. Tout le village est emprisonné dans un tourbillon d'écume, comme la mer en furie. Je me régale de ce spectacle que m'offre la nature…

16 décembre 1942
Aujourd'hui, c'est Adrien qui est venu me rendre une petite visite. Eugénie avait besoin de farine et de sucre pour faire ses tourtières et ses bonnes tartes à la mélasse. Il est charmant, ce jeune homme, attentionné, rieur, toujours prêt à prêter main forte. Il m'a donné des nouvelles de la famille, de son petit frère Marcel qui a cessé de pleurer depuis qu'on a doublé sa ration de lait. Il me parle aussi de Maurice parti pour l'armée… Il craint d'être appelé lui aussi, malgré les démarches d'Alphée pour le faire exempter du service militaire… Il est gai, il me fait rire. Ses visites me font du bien…

23 décembre 1942
Noël dans deux jours. De l'autre côté du grand océan, c'est la guerre. L'action catholique que je reçois tous les jours regorge d'articles sur ce maudit conflit qui tue les meilleurs, les plus braves de notre jeunesse. Comment Dieu peut-il permettre un tel carnage. Son fils Jésus, dont on fêtera pour la 1942e fois la naissance dans deux jours ne pourrait-il pas intercéder auprès de son père pour faire cesser la haine et la méchanceté des hommes? Maurice sera-t-il absent pour le temps des Fêtes? Aura-t-il une permission. Pauvre petit gars, que je le plains, perdu dans ce monde sans cœur!

26 décembre 1942
Après la messe de Minuit, Alphée et Eugénie sont venus me rendre une petite visite. Ils avaient apporté quelques douceurs, mises à l'abri du froid sur des briques brûlantes, que nous dégustâmes ensemble avant leur retour à la maison. Je n'avais pas revu Eugénie depuis mon séjour au moment de son accouchement et j'étais heureuse de constater qu'elle se portait bien et le petit Marcel aussi. Alphée me promit alors qu'il viendrait me chercher pour le dîner du jour de l'An au cinquième rang, si la température était clémente. Je prierai le bonhomme hiver toute la semaine pour qu'il se tienne tranquille…

28 décembre 1942
De la neige la nuit dernière. Des bourrasques! Ce matin, j'ai peine à voir les maisons du village comme avalées par des rafales qui tournoient comme des grands bras menaçants. Mes prières n'ont-elles pas été entendues? Je continue à égrener mon chapelet… Bonne Sainte Vierge, voici un Rosaire pour vous…

30 décembre 1942
Le ciel est sans nuage ce matin et le soleil s'accouplant avec la blancheur immaculée de la neige éblouit. Les habitants auront le temps de faire disparaître les congères et de rouler les chemins pour qu'ils soient carrossables le premier de l'An. Je réciterai un autre Rosaire aujourd'hui pour remercier la Vierge Marie.

1er janvier 1943
Je me suis levée tôt… Je suis déjà toute prête… Ce sera sans doute le jeune Adrien qui viendra me chercher… Je l'espère… Il me traitera comme une reine et me fera du bien en me faisant partager sa bonne humeur…

3 janvier 1943
Quel accueil! Quel bonheur! Toute la famille était rassemblée pour fêter mes 82 ans. On me fit la fête, on m'entoura, m'embrassa, me cajola. Je n'eus même pas le droit de lever le petit doigt! Je pus prendre sur mes genoux le petit Marcel qui avait pris des plumes… La journée aurait été parfaite si, un instant, au moment du bénédicité, elle n'avait pas été assombrie par le souvenir de mon Pierre… Le repas, préparé et servi par la fée Eugénie, incapable de s'asseoir un seul instant, fut joyeux, épicé par les blagues d'Adrien, les pitreries de Roger, les réparties mi-sérieuses, mi-comiques du jeune Charlot, ainsi surnommé par Pierre à cause de sa démarche hésitante étant enfant, et de ses jeunes sœurs… Je nageais dans l'allégresse. Je n'aurais pas voulu que ce rêve cesse… C'était la porte du paradis dont je savais que je n'étais plus loin…

5 janvier 1943
Cette journée passée avec la famille de mon fils m'a aspirée en arrière, comme un remous gigantesque, au temps de mon enfance… Deuxième d'une famille de treize enfants, j'ai eu la chance de vivre dans un milieu aisé, car mon père était, à l'époque, un commerçant prospère, apprécié de tous dans la petite communauté de Saint-Lazare. Très jeune, j'ai dû, comme c'était la coutume en ce temps-là, m'occuper de mes jeunes frères et sœurs, les nourrir, les laver, les amuser, les endormir. Lorsque j'eus douze ou treize ans, je commençai à travailler au magasin comme commis-vendeuse, travail que j'aimais beaucoup. Le fait est que je m'entendais mieux avec mon père, plus doux de caractère que ma mère qui avait le fâcheux penchant de se prendre pour une grande dame et de faire régner autour d'elle un climat un tantinet agaçant.

C'est en travaillant au magasin que je remarquai mon Pierre venu acheter des chaussures. J'eus immédiatement le coup de foudre pour ce beau grand garçon à l'air timide. Je m'empressai d'aller à sa rencontre pour lui offrir mon aide. Nous n'échangeâmes pas trois mots cette fois-là, mais je crois bien qu'il avait senti mon émoi… car, dans les semaines qui suivirent, il se présenta à plusieurs reprises au magasin pour se procurer divers petits riens. Peu à peu, comme je me montrais à chaque fois plus aimable et avenante, il se fit plus entreprenant et finit par se décider à me courtiser pour de bon. Ma mère espérait mieux pour sa fille aînée et me le fit savoir à tout propos et sur tous les tons. Plus d'une fois, elle a tenté d'amener papa à partager son avis sur cette mésalliance et sur ces fréquentations à son goût trop précoces. Mais papa, qui me connaissait mieux que quiconque, respectait mon choix et jamais ne me fit la moindre remarque à ce sujet.

C'est un peu pour mettre fin au harcèlement continuel dont j'étais l'objet, que je pressai Pierre de demander ma main à l'automne 1979. Ce qu'il fit et le mariage fut fixé au 27 octobre. Entre-temps, mon Pierre avait acquis un lot à Saint-Magloire, une paroisse de colonisation dans le haut du comté qui avait été fondée quelques années plus tôt. J'étais contente de partir avec lui vivre là-bas, loin des jérémiades et des lamentations continuelles de maman Ozine. Quant à papa André, connaissant ma détermination et mon courage, il me faisait confiance, même si, bien sûr, mon départ dut faire tressaillir un brin son cœur…

10 janvier 1943
Alphée n'a pas manqué de me faire sa visite dominicale. Je ne lui ai pas dit que j'étais en panne d'appétit depuis quelques jours. Mais comme rien ne lui échappe sous son air mine de rien, je crois qu'il a décelé quelque chose dans mon attitude… Il m'a promis de revenir me faire une petite visite dans le courant de la semaine.

14 janvier 1943
Alphée est venu cet avant-midi. Il a frictionné mes membres devenus gourds à cause de l'inactivité. Il m'a préparé une tartine de confiture de bleuets qu'il m'a servie avec une tasse de lait frais et une galette à la mélasse cuite du matin… Tout de suite j'ai senti de nouvelles forces gorger tous mes membres… La tendresse maladroite de mon fils y était certainement pour quelque chose… Mon Dieu qu'il me fait parfois penser à Pierre. Un trésor de bonté et de sensibilité dissimulé au fond d'un écrin terne, sans apparat, à l'aspect parfois rébarbatif.

Il suffit de peu de choses pour le découvrir et en expérimenter la valeur : un regard aimant, une parole tendre, un élan spontané du cœur…

15 janvier 1943
C'est dans la solitude que je me souviendrai de l'anniversaire de Pierre. Presque treize ans déjà qu'il a quitté cette terre et il ne s'est pas passé un seul jour sans que je pense à lui. Il m'accompagne toujours sur ma route, fidèle compagnon, sa voix rude, un peu bourrue qui résonne encore à mes oreilles, me rassure, me réconforte. Je repense aux jours heureux que nous avons filés à défricher et à travailler la terre, aux moments difficiles de l'exil, des enfants fauchés par la maladie du coton. Aujourd'hui, je m'enfoncerai dans le passé comme dans une forêt magique et mystérieuse, la forêt du Souvenir. Ce soir, je m'endormirai en prononçant son nom.

2 février 1943
Ma vue baisse. Je me sens si faible que j'ai peine à me lever et à faire un peu de toilette. Si Alphée ou Adrien ne venaient pas deux ou trois fois la semaine veiller à mon bien-être, je crois bien que je serais déjà morte.

21 février 1943
Alphée et Eugénie sont venus me visiter après la grand-messe. Ils ont changé les couvertures de mon lit, fait un peu de ménage, tout en me racontant les nouvelles de la semaine. Il paraît que Maurice sera démobilisé pour cause de maladie… Merci, mon Dieu, j'ai tant prié pour ça…

8 mars 1943 (De la main d'Alphée)
Écrire est maintenant devenu un fardeau. À partir de maintenant, c'est Alphée qui notera ce que je voudrai bien lui dicter. Il écrit bien mon fils. Il sera mon scribe pour le temps qu'il me reste à vivre.

15 mars 1943 (De la main d'Alphée)
Depuis quelques jours, Alphée vient tous les jours de la cinquième, le plus souvent à pied, car c'est un marcheur infatigable, pour préparer mes repas et m'aider à me nourrir. C'est une faveur que je lui ai demandée, car je suis maintenant trop faible pour me déplacer et que je n'ai confiance qu'en lui. Il le fait avec générosité et tendresse. Je suis heureuse lorsqu'il est là et qu'il s'affaire à me rendre la vie agréable. Je vois son air s'assombrir alors qu'il est en train d'écrire cela… Cher Alphée… Obéis à ta vieille mère et continue d'écrire…

22 mars 1943 (De la main d'Alphée)
Alphée continue à me visiter tous les jours. Parfois, c'est Adrien qui vient le conduire en voiture. J'aime beaucoup cet adolescent plein de vie, gouailleur, qui sait me faire sourire avec ses histoires à dormir debout et son entrain coutumier…

Hier, Alphée a amené les membres de sa famille me rendre visite… Ils étaient tous là autour de mon lit, discrets, réservés… mais je sentais leur affection profonde… Leurs petits mots ont adouci mes maux comme un baume… Bouffée de bonheur qui me ragaillardira pour des heures. Merci Alphée…

28 mars 1943 (De la main d'Alphée)
J'avais dit à Alphée que j'aimerais voir Eugénie une dernière fois. Il a exaucé mon vœu. Elle est là aujourd'hui qui m'entoure de ses attentions et de son affection. Comme la température était clémente, elle a amené le petit Marcel qu'elle a couché sur ma poitrine pour que je puisse le câliner.

C'est un bel après-midi… Le soleil inonde la fenêtre… Nous nous contentons d'échanger quelques mots… Alphée note ce que je lui dicte… Cher fils… Écris cela que je t'aime…que je vous aime, tous…

Soir du 2 avril 1943 (De la main d'Alphée)
Écris…écris cela mon fils… fais-le sans tarder, car le souffle va bientôt s'éteindre dans ma poitrine… Vivez… vivez dans la paix, loin des chicanes, des querelles vaines. Vous connaissez votre devoir, faites-le sans vous plaindre… Je vous laisse… Je vais rejoindre mon Pierre qui m'attend depuis trop longtemps… Adieu… Adieu… Je vous aime… Pensez à moi comme je penserai à vous dans cette Éternité qui nous attend tous…

3 avril 1943 (Alphée)
Maman s'est éteinte paisiblement ce matin âgée de 82 ans 3 mois. Je lui ai fermé les yeux et elle semble maintenant dormir. Dors, maman, ton œuvre est maintenant accomplie. Dors…